

« Cher Jean-Philippe, est-ce que tu peux me transférer l'horaire de ton vol ? Il faut que je m'organise » m'écrivait Chen Tong quelques jours avant mon arrivée en Chine. Je suis arrivé à Guangzhou le 21 novembre 2014 dans la soirée, et Chen Tong m'attendait à l'aéroport. Je l'aperçus à distance vêtu d'une de ses éternelles chemisettes grises à manches courtes. Il se tenait immobile, les mains derrière le dos, le regard attentif, il se dégageait de sa personnalité un sentiment d'assurance et de calme. Il esquissa un sourire, à peine un sourire, l'encoignure de ses lèvres se souleva, tandis que ses yeux brillaient de complicité contenue. Mais rien de plus, son corps n'avait pas bougé, son visage était resté impassible, grave, placide. Je fis les derniers mètres pour le rejoindre, et on se donna l'accolade, avec précaution, mimant l'accolade plutôt que la donnant vraiment, il me tapa deux ou trois fois doucement

dans le dos pour souligner nos retrouvailles. Il s'empara de ma valise et on passa les portes de l'aéroport, et aussitôt je fus assailli par l'odeur de la Chine, cette odeur d'humidité et de poussière, de légumes bouillis et de légère transpiration qui imprègne l'air chaud de la nuit. Nous ne disions rien sous les vastes auvents de verre incurvés de l'aéroport, et nous attendions la voiture qui devait venir nous chercher.

C'est à l'automne 1999 que j'ai fait la connaissance de Chen Tong, il a sonné un jour chez moi à Bruxelles, accompagné de Bénédicte Petibon, dont je semble inventer le nom à l'instant avec facétie, tant ce nom, Bénédicte Petibon, semble sorti tout droit de l'immense vivier dont on dispose pour composer les noms des personnages de roman. Mais, aussi loin que je me souviens, c'était bien là son nom véritable. Ou alors j'invente, mais qu'importe : si on veut que la réalité chatoie, il faut bien la romancer un peu. C'est donc ce jour-là, à Bruxelles, que j'ai vu Chen Tong pour la première fois. Il m'avait informé quelques semaines auparavant de sa présence en Europe, et je l'avais invité à passer à la maison. Je les ai donc reçus, Chen Tong et Bénédicte Petibon, dans le salon de mon appartement de Bruxelles (Madeleine, dans mon souvenir, était absente ce jour-là). Je les ai fait asseoir et je leur ai servi un

thé, tout ceci devait être assez guindé et cérémonieux, c'était la première fois que nous nous voyions. Bénédicte Petibon (plus je répète ce nom, plus je sens qu'il prend le large vers la fiction), m'éclaira sur la personnalité de Chen Tong — dont je ne savais encore quasiment rien à l'époque —, sur ses activités multiples, à la fois éditeur, libraire, artiste, commissaire d'exposition et professeur aux Beaux-Arts de Guangzhou. À l'occasion, elle traduisait une phrase énigmatique de Chen Tong, qui se contentait d'écouter attentivement mes propos et d'observer les alentours de son regard aigu. Même si aucune langue ne nous était commune, il y a toujours eu entre nous une intelligence du regard, et nous nous comprenions en général sans passer par les mots. Mais j'étais encore loin de savoir à ce moment-là toute l'importance que cette relation amicale et professionnelle prendrait dans ma vie, la profonde et inaliénable amitié qui me lierait à lui, et qui ne se démentirait jamais. C'était donc lui mon éditeur chinois, cet homme encore jeune, aux allures de lettré chinois, avec sa moustache à la Lu Xun, qui était pour l'heure assis dans le salon de mon appartement de Bruxelles.

Chen Tong était aussi, et serait de toute éternité, l'éditeur chinois de Robbe-Grillet. C'est peut-être ce qui le caractérisait le plus foncière-

ment. C'était là la clé de sa vocation d'éditeur. Chen Tong est devenu éditeur pour pouvoir publier Robbe-Grillet en chinois, et son attachement, sa fidélité, sa loyauté à l'œuvre de Robbe-Grillet, sont toujours demeurés exemplaires. Le premier livre que Chen Tong ait publié en Chine, c'est *Le Miroir qui revient*. Il l'a édité à ses frais au début des années 1990, alors qu'il venait de finir ses études aux Beaux-Arts. Il a tout payé de sa poche, l'achat des droits, la fabrication, les frais d'impression, tout. Lorsque le livre est paru en chinois, la maison d'édition lui en a donné quelques milliers d'exemplaires (il lui en reste d'ailleurs quelques-uns, avis aux amateurs). Il a mis beaucoup d'énergie pour éditer ce livre, il était encore jeune, il avait moins de trente ans. Il m'a aussi raconté que, au moment de la publication du *Miroir qui revient*, il s'est rendu spécialement à Changsha pour rencontrer les responsables de la maison d'édition. Il a pris l'autocar, c'était toute une expédition de se rendre dans le Hunan à ce moment-là, au moins sept heures de route. À l'arrivée, en descendant de l'autocar, il a bousculé un jeune homme, à qui il a involontairement marché sur les pieds. Le jeune homme était furieux, il prétendait que ses chaussures étaient foutues et voulait que Chen Tong les lui rembourse. Les palabres n'en finissaient pas, et Chen Tong, de guerre lasse, a fini par s'exécuter, il se souvient

encore aujourd'hui du prix des chaussures de l'escapade Robbe-Grillet (200 yuans). À propos de chaussures, Chen Tong m'a raconté un jour qu'un de ses professeurs aux Beaux-Arts trouvait que l'évolution des arts plastiques, c'était comme l'évolution des vêtements, et que l'évolution de la littérature, c'était comme l'évolution des chaussures. Les vêtements changent très rapidement, de forme, de matière, de taille, de couleur, mais, pour les chaussures, les changements possibles sont beaucoup plus limités. Mais toi, me disait Chen Tong, comme Robbe-Grillet, tu as trouvé une manière différente de faire des chaussures.

Chen Tong est né le 22 décembre 1962. La légende, qu'il cultive, voire qu'il a lui-même édiflée, voudrait qu'il soit né dans un train. Le village de son enfance, qui se trouve à cinquante kilomètres de Changsha, dans le Hunan, s'appelait « l'étang de la lune ». Une seule route desservait le hameau. À l'époque, il n'y avait pas de transports en commun pour s'y rendre depuis Ning Xiang, la ville où habitaient ses parents. Il fallait emprunter ces longues allées qui traversent les rizières pour aller à pied chez sa grand-mère, il y en avait pour plus d'une heure de marche. Chen Tong a vécu deux ans chez sa grand-mère, à l'âge de onze ou douze ans. En hiver, il sortait vêtu de peu, pour endurcir son caractère. Fondamenta-

lement, je crois qu'à l'époque, nous étions très différents (moi, je vivais encore à Bruxelles à onze ans). Il n'aimait pas faire la sieste, par exemple, et, refusant de s'y astreindre, il demandait à sa grand-mère pourquoi les poules, elles, avaient le droit de ne pas faire la sieste. La mère de Chen Tong était institutrice à la campagne, et Chen Tong la suivait à chaque fois dans les écoles ou collèges où elle enseignait. Le père de Chen Tong était peintre et calligraphe. Dans les années 1950, il travaillait comme photographe dans un journal de Ning Xiang, dans le Hunan, il se servait d'un appareil Dual, un 6 × 6, format 120. Une des photos qu'il a prises de la « commune du peuple » de son village a même été reprise par un journal japonais. La Révolution culturelle a ensuite fait zigzaguer le parcours de son père, qui « fut abaissé » jusqu'à ouvrier de laquage, selon l'expression de Chen Tong, puis qui a travaillé comme agent d'achat d'une usine de sprays pour l'agriculture, et enfin au Bureau de l'industrie, où il a pris sa retraite. Pour occuper ses vieux jours, il a loué un atelier pour fabriquer des enseignes et des panneaux publicitaires, qu'il a fini par confier à son disciple, avant de venir habiter chez Chen Tong, à Guangzhou, à l'âge de soixante-dix ans. Il est mort début 2014, le premier jour du Nouvel An chinois, un ou deux mois à peine après mon propre père (nous nous sommes annoncé mutuelle-

ment la mort de nos pères par mail dans les premiers mois de 2014).

Lors de cette première rencontre avec Chen Tong à Bruxelles en compagnie de Bénédicte Petibon, je leur ai fait visiter l'appartement. Nous avons fait un détour par la chambre des enfants. Anna, ma fille, assise sur le parquet, jouait sagement avec des planchettes en bois. Elle avait cinq ou six ans à l'époque (Anna a le même âge que Lele, le fils de Chen Tong, qui est également né en 1993). Chen Tong, qui fermait la marche dans le couloir, photographiait tout scrupuleusement sur son passage, la chambre des enfants, la bibliothèque, mon bureau, une photo de moi prise ce jour-là allait finir en pleine page d'un magazine chinois, un portrait où j'étais assis dans le salon, les jambes croisées dans mon fauteuil Marcel Breuer, le visage grave, les mains croisées sous le menton, l'air pensif, avec mon crâne lisse qui devait peut-être évoquer quelque figure de moine bouddhiste aux yeux asiatiques de Chen Tong (ou le Bouddha, lui-même, qui sait, avec sa cascade de bourrelets qui lui descend sur le ventre — quoique Chen Tong ne m'ait pas encore vu en maillot de bain à l'époque — et les lobes des oreilles disproportionnés, en signe de sagesse suprême, ou de virilité hors normes, tant l'alopecie révèle souvent l'excès de testostérone, ce qui

explique la corrélation, à première vue énigmatique, entre la calvitie et l'ithyphallisme — ah, c'est donc ça ! me dit un jour Madeleine).

Nous étions toujours là, Chen Tong et moi, devant les portes de l'aéroport de Guangzhou, à attendre la voiture qui n'allait pas tarder à venir nous chercher. Je pourrais très bien, si je voulais, la faire arriver à l'instant même, cette voiture — j'ai ce pouvoir magique, c'est le pouvoir de la littérature —, la faire apparaître maintenant et la laisser se garer en douceur devant nous en double file, ce qui aurait aussitôt pour effet de nous mettre en mouvement, de nous faire hâter le pas pour ouvrir le coffre et glisser ma valise dedans, avant de monter en vitesse dans le véhicule. Mais je n'ai pas envie de quitter Bénédicte Petibon de sitôt (qui, je le crains, ne fera qu'une très courte apparition dans ce récit). Dommage, elle commençait à y tenir un petit rôle prometteur (je ne l'ai revue qu'une seule fois par la suite, Bénédicte Petibon, après cette entrevue à Bruxelles). Avant de laisser Bénédicte Petibon disparaître dans les brumes du XX^e siècle et se dissoudre lentement dans les émanations du souvenir, je voudrais dire un mot de sa fonction, du rôle d'*interprète* qu'elle jouait auprès de Chen Tong, chargée de l'accompagner à ses rendez-vous professionnels, auprès des éditeurs, des auteurs, des agents, des journalistes.

Plusieurs fois, dans le passé, je le sais, Chen Tong s'était rendu aux Éditions de Minuit, flanqué de telle ou telle Bénédicte Petibon, la vraie ou un succédané, une autre jeune femme, française ou chinoise, voire un jeune homme, comme Sha Pan, qui a repris le rôle dernièrement. Assis là dans le bureau de la rue Bernard-Palissy, Chen Tong se lançait dans de grandes explications en chinois, que Jérôme puis Irène Lindon accueillaienent avec circonspection, la mine sombre et l'œil préoccupé (car, non content de parler chinois, Chen Tong est plutôt loquace). Il y a dans le bureau de Chen Tong, à Guangzhou, une photo de lui en compagnie de Jérôme Lindon qui a été prise dans le bureau de la rue Bernard-Palissy, devant les étagères remplies des couvertures blanches des Éditions de Minuit, Jérôme Lindon, les bras croisés dans une veste couleur rouille, le visage fermé et son air pas commode des grands jours, et Chen Tong, encore jeune, moustache et barbichette de lettré cantonnais, le regard volontaire, conquérant, les deux mains posées avec détermination sur le siège du bureau.

Un jour, lors d'un de ces interminables trajets en voiture que nous faisons ensemble lors de mes premiers séjours en Chine, nous nous étions retrouvés, Chen Tong et moi, perdus, sans interprète, dans une camionnette que conduisait son

chauffeur de l'époque, un Cantonnais mince à lunettes qui, dans mon souvenir, portait toujours le même polo rayé gris et bleu, un type souriant et l'œil rusé, qui avait été le chauffeur du maire de Guangzhou avant d'officier pour Chen Tong. Nous étions là, égarés dans notre conversation sur une route de campagne chinoise déserte, à évoquer le récent voyage de Chen Tong en France, réduits aux rudiments de français de Chen Tong et à mes bribes de chinois, la conversation revenant sans cesse, butant inexorablement, sur le même mot : « Normandie ». J'avais commencé par essayer de rattacher cette Normandie à Robbe-Grillet, je savais que Robbe-Grillet possédait une maison en Normandie, et, comme le sens de la conversation était que Chen Tong avait fait une visite en Normandie, je supposais que c'était à Robbe-Grillet qu'il avait été rendre visite. Non, non, pas Robbe-Grillet, me disait-il, Minuit ! J'essayais alors, plus difficilement, de relier la Normandie à Minuit, tentant une ouverture du côté de Jérôme Lindon, qui possédait, je le savais, une maison de famille à Étretat. Se pouvait-il que Chen Tong s'y soit rendu ? Cela me semblait peu vraisemblable, mais qui sait. Chen Tong, assis à l'avant de la camionnette, se tournait de temps en temps vers moi et n'en démordait pas : Minuit, Minuit, Normandie, disait-il. Un livre publié par Minuit qui se serait passé en Normandie ? finis-je